

tais frileux : chose que je savais n'être point ordinaire dans cette latitude.

Le 19, je me trouvais fort mal, et frissonnant comme s'il eût fait un grand froid.

Le 20, je ne pus prendre de repos pendant toute la nuit, mais j'eus une fièvre accompagnée de grandes douleurs de tête.

Le 21, je fus fort mal, et j'eus des frayeurs mortelles de me voir réduit à cette misérable condition, d'être malade et destitué de tout secours humain. Je fis ce qui ne m'était pas encore arrivé, depuis la tempête dont nous avons été assaillis à la sortie de la rivière d'Humber ; ce fut de prier Dieu : mais c'était d'une manière si sèche, qu'à peine savais-je ce que je disais, ni pourquoi je le disais, tant mes idées étaient embrouillées.

Le 22 juin, je me trouvais dans une disposition meilleure ; mais les craintes terribles que me donnait ma maladie portaient le trouble dans mon âme.

Le 23, je fus derechef fort mal, ayant du frisson, des tremblements, et un violent mal de tête.

Le 24, je fus beaucoup mieux.

Le 25, je fus tourmenté d'une fièvre violente ; l'accès me tint sept heures ; il fut mêlé de froid et de chaud, et se termina par une sueur qui m'affaiblit beaucoup.

Le 26, je fus mieux ; et comme je n'avais pas de vivres, je pris mon fusil pour en aller chercher. Je me sentais extrêmement faible ; et néanmoins je tuai une chèvre, que je traînai au logis avec beaucoup de difficulté ; j'en grillai sur les charbons quelques morceaux que je mangeai ; ç'aurait bien été mon dessein d'en faire bouillir pour me procurer du bouillon, mais il fallut m'en passer faute de pot.

Le 27, la fièvre me reprit si violemment, qu'elle me fit garder le lit tout le jour sans boire ni manger. Je mourais de soif ; mais j'étais si faible, que je n'avais pas la force de me lever pour aller chercher de l'eau. Je priai Dieu de nouveau ; mais j'étais dans le délire ; et en me quittant, ce délire me laissa dans un tel abattement, que je fus obligé de me tenir couché ; je m'écriais seulement de temps à autre : — "Seigneur, ayez pitié de moi."

Je m'imagine que je ne fis pas autre chose durant deux ou trois heures, jusqu'à ce que, l'accès m'ayant enfin quitté, je m'endormis et ne me réveillai que bien avant dans la nuit. Quand j'ouvris les yeux, je me sentis fort soulagé, quoique bien faible et altéré ; mais que faire ? Il n'y avait point d'eau dans toute ma demeure et je fus forcé de rester au lit jusqu'au matin ; alors je me rendormis. C'est pendant ce sommeil que j'eus le songe affreux dont je vais rendre compte.

Il me semblait que j'étais assis à terre, hors de l'enceinte de ma muraille, dans le même endroit où j'étais lors de la tempête qui suivit le tremblement de terre, et que je voyais un homme qui, du sein d'une nuée épaisse et noire, descendait à terre au milieu d'un tourbillon de feu et de flamme. Il était, dans toute sa personne, aussi éclatant que l'astre du jour, tellement que mes yeux n'en pouvaient supporter la vue sans être éblouis. Sa contenance portait la terreur dans l'âme, mais une terreur que je pus bien sentir et qu'on ne saurait exprimer. La terre, quand il la toucha de ses pieds, me parut s'ébranler ; et la région de l'air, embrasée, paraissait n'être plus qu'une fournaise ardente.

A peine était-il descendu sur ce bas élément qu'il s'achemina vers moi, armé d'une longue pique, pour me tuer ; quand il fut parvenu à une certaine éminence distante de quelques pas, il me parla, et d'une voix terrible il proféra ces paroles encore plus terribles : "Parce que tu ne t'es pas repenti à la vue de tant de signes, tu mourras." A ces mots, il leva sa redoutable lance, et je le vis venir pour me frapper.

De tous ceux qui liront cette relation, aucun ne s'attendra sans doute que je puisse peindre les angoisses où cette vision plongea mon âme : angoisses d'autant plus terribles, que, même durant le songe, je sentais un accablement réel ;

l'impression que cela fit sur mon esprit ne passa pas comme un songe, elle s'y grava profondément, et après mon réveil, elle se conserva dans toute sa force, malgré les lumières du jour et de la raison.

Hélas ! à peine conservais-je quelques connaissances de la religion ; ce que j'avais appris de mon père était oublié : les bonnes instructions qu'il m'avait données autrefois avaient eu le temps de s'effacer pendant une vicieuse de huit années passées avec des marins qui ne valaient pas mieux que moi, c'est-à-dire libertins et insoucians sur la religion, au suprême degré.

Je ne sache pas que, durant un si long espace de temps, il me soit jamais venu la moindre pensée d'élever mon âme vers Dieu pour admirer sa sagesse, ou de descendre au dedans de moi-même pour y contempler ma misère : une certaine stupidité d'esprit s'était emparée de moi et avait banni de mon cœur tout désir du bien et tout repentir du mal ; j'avais tout l'endurcissement des matelots abrutis, ne conservant aucun sentiment, ni de crainte de Dieu dans les dangers, ni de gratitude lorsqu'il m'en délivrait.

Il est bien vrai que, dès que j'eus pris terre



Je pensai la jambe du chevreau.

pour la première fois et que, tout le reste de l'équipage ayant été noyé, je me trouvais le seul qui eût eu le bonheur de se sauver ; il est bien vrai, dis-je, que j'eus alors une espèce d'extase et un ravissement de cœur, qui, assisté de l'efficacité de la grâce, aurait bien pu se terminer en une reconnaissance chrétienne ; mais ce fut un fruit qui avorta dans sa naissance, un feu aussitôt éteint qu'allumé.

Mais dès que je me vis malade et que la mort, accompagnée de toutes ses horreurs, se présenta à mes yeux, ma conscience, depuis si longtemps assoupie, se réveilla.

Alors se présentèrent à mon esprit les leçons salutaires de mon père et sa prédiction que si je méprisais ses conseils, Dieu ne me bénirait pas. Je me repensais amèrement, voyant qu'il me fallait lutter contre des malheurs trop violents et peu proportionnés à la faiblesse de la nature, sans avoir ni assistance, ni consolation, ni conseil. Alors je m'écriai : "Grand Dieu ! venez à mon aide, car je suis bien malheureux."

Cette prière, s'il est permis de me servir de ce nom, était la première que j'eusse faite depuis plusieurs années. Mais revenons à notre journal.

Le 28 juin, me sentant un peu soulagé par quelques heures de sommeil, et l'accès étant tout à fait passé, je me levai. La frayeur où m'avait jeté le songe ne m'empêcha pas de considérer que l'accès de fièvre me reprendrait le jour suivant, et qu'il fallait profiter de cet intervalle pour me refaire un peu et préparer des rafraîchissements auxquels je pourrais avoir recours lorsque le mal serait revenu. La première chose que je fis, ce fut de verser de l'eau dans une grande bouteille carrée et de la mettre sur ma table près de mon lit ; et pour corriger la crudité de l'eau, j'y ajoutai environ le quart d'une pinte de rhum, mêlant le tout ensemble : j'allai couper un morceau de viande de chevreau, que je grillai sur des charbons, mais je n'en pus manger que fort peu. Je sortis pour me promener, mais je me trouvais faible, triste et le cœur serré à la vue de ma pitoyable condition, redoutant pour le lendemain le retour de mon mal. Le soir, je fis mon souper de trois oeufs de tortue, que je fis cuire dans la braise et que je mangeai à la coque ; ce fut là, autant que je m'en puisse ressouvenir, le premier morceau pour lequel j'eusse encore demandé à Dieu sa bénédiction.

Après avoir mangé, j'essayai de me promener, mais je me trouvais si faible, qu'à peine pouvais-je porter mon fusil, sans lequel je ne marchais jamais : ainsi je n'allai pas loin, je m'assis à terre et me mis à contempler la mer qui se présentait devant moi et qui était calme et unie. Dans cette attitude, je réfléchis profondément ; des pensées de religion s'offrirent à mon esprit et l'occupèrent longtemps.

Je me levai ensuite tout pensif et mélancolique, je marchai vers ma retraite et je passai par-dessus ma muraille comme pour m'aller coucher ; mais je me sentais l'esprit dans une grande agitation et j'étais peu disposé à dormir : ainsi je m'assis sur ma chaise, et comme il commençait à faire nuit, j'allumai ma lampe. Déjà l'atteinte de la fièvre me donnait de terribles inquiétudes, et dans ce moment il me vint dans l'esprit que les Brésiliens ne prennent presque aucun autre remède que leur tabac pour quelque sorte de maladie que ce puisse être, et je savais qu'il y avait dans un de mes coffres un morceau de rouleau, dont les feuilles étaient mûres pour la plupart, quoiqu'il y en eût quelques-unes de vertes.

Je me levai de dessus ma chaise ; et comme si j'eusse été inspiré du ciel, j'allai droit au coffre qui renfermait la guérison de mon corps et de mon âme. Je l'ouvris et j'y trouvai en premier lieu ce que je cherchais, savoir, le tabac ; et comme le peu de livres que j'avais conservés y étaient aussi enfermés, je pris une des Bibles dont il a été parlé dans l'énumération de mes effets, et que je n'avais pas eu jusqu'ici le loisir, ou plutôt le désir d'ouvrir une seule fois ; je la pris, dis-je, et la portai, avec le tabac, sur ma table.

Je ne savais ni comment employer ce tabac pour ma maladie, ni si cela lui était bon ou contraire ; mais j'en fis l'expérience de plusieurs manières différentes, comme si je n'eusse pu manquer, par cette voie, de rencontrer la vraie, et de réussir. D'abord je pris un morceau de feuille que je mis dans ma bouche ; et comme le tabac était vert et fort, et que je n'y étais pas accoutumé, il m'étourdit extraordinairement : ensuite j'en fis tremper une autre feuille dans du rhum, pour en prendre une dose une heure ou deux après en me couchant ; enfin j'en grillai sur des charbons ardents, et je me tins le nez sur la fumée aussi près et aussi longtemps que la crainte de me brûler ou de me suffoquer pouvait le permettre.

(A suivre)